

D'UNE AFFAIRE AUX AUTRES¹

Josquin DEBAZ et Sophie ROUX²

QUELLE AFFAIRE ?

Une introduction, apprenait-on, doit partir de l'énoncé d'une question et déboucher sur la formulation d'une problématique. Mais ce qui tint lieu d'introduction dans bien des articles, ce fut le récit en trois temps que les journaux ont colporté, et que tous ont entendu raconter : acte I, Alan Sokal publie un canular dans une revue américaine ; acte II, l'acte *Impostures intellectuelles*, il annonce qu'il s'agit d'un canular ; acte III, il écrit en collaboration avec Jean Bricmont un livre qui dénonce les abus de terminologie scientifique chez certains intellectuels français, le relativisme, d'autres méfaits encore. Un tel récit peut laisser insatisfait, y

¹ Nous remercions Laure Cartron pour certaines des indications qu'elle nous a fournies sur l'Affaire Sokal dans la presse américaine et Alan Sokal, pour avoir relu cet article.

² Josquin.Debaz@wanadoo.fr, Centre Alexandre-Koyré, Museum national d'histoire naturelle, Pavillon Chevreul, 57 rue Cuvier, 75231, Paris Cedex 05, et Sophie.Roux@upmf-grenoble.fr, « Philosophie, Langages et Cognition », université Grenoble II, BP 47, 38040 Grenoble Cedex 9. Josquin Debaz est plus particulièrement responsable du paragraphe « L'Affaire Sokal pour les journaux français », Sophie Roux des autres paragraphes et de la mise au point de l'ensemble.

compris dans sa factualité³. Il est en effet troublant qu'il ait toujours été rapporté de la même façon, indépendamment de l'information rassemblée, du travail de réflexion fourni, de la position finalement défendue. Autrement dit et pour le dire d'un mot, avant de faire ce récit en trois temps, il aurait fallu déterminer ce qu'on entend par « Affaire Sokal », ou du moins préciser pourquoi cette expression présente un caractère problématique.

Quelle périodisation et quel corpus ?

On s'interrogera tout d'abord sur ses termes chronologiques et sur le corpus à étudier. On dit qu'elle trouve son origine dans le canular de 1996, mais l'isoler du contexte des « *Science wars* (Guerres de la science) » serait illusoire (sur l'expression « Guerres de la science », cf. encadré 1, p. 14). Non seulement en effet certaines des références qui constituaient le matériau du canular furent reprises de l'ouvrage dirigé par Paul R. Gross et Norman Levitt qui cristallisa pour beaucoup le début de ces Guerres des sciences, *Higher Superstition*, mais Sokal a indiqué lui-même que c'était cet ouvrage qui l'avait amené à faire les lectures qui le conduisirent à rédiger son canular⁴. La garde avancée de Sokal aux États-Unis — Barbara Epstein, Michael Albert, Barbara Ehrenreich, Noretta Koertge — fut composée d'auteurs

³ Pour une critique de cette factualité comme illusoire, voir Jeanneret, *La Querelle*, chap. 1.

⁴ Sokal, « Entrevista com Alan Sokal ». Epstein, « Postmodernism and the Left ».

qui, dès le début des années quatre-vingt-dix, avaient dénoncé dans le postmodernisme une impasse politique et critiqué l'idée d'une « science » ou d'une « épistémologie » propres à certaines communautés⁵.

On dit qu'ensuite l'affaire se poursuit en France. Mais là aussi, parmi les premiers défenseurs d'*Impostures intellectuelles*, on trouve des auteurs qui stigmatisent, depuis longtemps déjà, le jargon et l'utilisation à mauvais escient d'une terminologie scientifique chez ceux que Sokal et Bricmont entendaient prendre sur le fait⁶. Le combat contre le relativisme sociologique en histoire des sciences avait déjà trouvé sa bible dans l'ouvrage dirigé par Boudon et Clavelin, *Le Relativisme est-il résistant ?* (1994) : non content de réactualiser, dans de nouveaux termes, la vénérable opposition entre internalisme et externalisme, cet ouvrage montrait que la sociologie et l'histoire n'étaient pas par principe relativistes⁷. *Last but not least*, Jean Bricmont n'était pas un nouveau venu. Membre fondateur de l'AFIS (Association Française pour l'Information Scientifique) dont le but « est de promouvoir la science contre ceux qui nient ses valeurs culturelles, la détournent vers des œuvres malfaisantes ou encore usent de son nom pour couvrir des entreprises charlatanesques »⁸, il avait publié en 1995 deux essais

⁵ Voir par ex. Albert, « Not all stories are equal ». Ehrenreich, « For the rationality debate ». Koertge et Patai, éd., *Professing Feminism*.

⁶ Voir par ex. Revel, « La philosophie depuis 1960 ». Bouveresse, *Rationalité et cynisme*.

⁷ Boudon et Clavelin, éd., *Le Relativisme est-il résistant ?*

⁸ Voir le site www.pseudo-sciences.org

attaquant les spéculations abusives faites à propos de la notion de chaos ou de la mécanique quantique⁹.

À l'autre bout de la chaîne, on serait bien en peine d'assigner un terme final à l'affaire. Si les articles dans la presse se sont faits progressivement plus rares, ce n'est pas qu'une victoire ait été remportée, qu'un des problèmes soulevés ait été résolu — ou même seulement correctement énoncé — bref, que la donne ait été volontairement modifiée : ce sera plutôt que l'actualité est par définition toujours changeante, que des guerres méritant mieux ce nom sont venues sur le devant de la scène, qu'on ne peut pas passer son temps à ressasser tout ce qui ne va pas. Mais l'Affaire continue de faire parler d'elle, de susciter des mises au point et des publications¹⁰.

À cette indétermination chronologique élémentaire s'ajoute une indétermination du corpus à étudier. Les opinions ont été mobilisées bien au-delà des sphères intellectuelles et universitaires. Intellectuels et journalistes de profession sont intervenus, aussi bien dans des revues spécialisées que dans des magazines généralistes d'idées ou dans la presse quotidienne et hebdomadaire. Quantité d'anonymes, entendons par là ceux qui ne sont pas des

⁹ « Science of Chaos or Chaos in Science ? » et « Contre la philosophie de la mécanique quantique ».

¹⁰ En octobre 2002, on tenta de lancer une « Reverse Sokal Affair » à propos des frères Bogdanov. Pour des publications récentes exploitant d'une manière ou d'une autre l'Affaire Sokal, voir, du côté anglo-saxon, Levitt, *Prometheus Bedeviled. Hacking, The Social Construction of What*. The Editors of *Lingua Franca*, *The Sokal Hoax*. Ashman et Baringer, *After the Science War*. L'Affaire est même devenue un moyen d'enseigner les grands débats en philosophie des sciences ; voir Parsons, *The Science Wars*. Du côté français, Dubessy et Lecointre, éd., *Intrusions spiritualistes*. Bricmont et Debray, *A l'Ombre des Lumières*. Cusset, *French Theory*.

personnalités dont les opinions sont par principe considérées comme dignes d'être publiées, ont également pris part à la discussion, dans des courriers des lecteurs et, surtout, sur des forums internet¹¹. Bien évidemment, la portée médiatique d'une intervention n'a pas toujours été à la mesure de sa pertinence intellectuelle¹².

Délimiter les camps en présence

Mais, dira-t-on, n'y eut-il pas du moins deux camps clairement partagés, celui des partisans de Sokal et celui de ses adversaires ? Un des moteurs de l'affaire a de fait été une question traditionnelle en histoire intellectuelle : une fois admis que les catégories mises en place pour cerner et comprendre des courants de pensée ne sont pas des espèces naturelles, comment, dans un ensemble de constellations désordonnées, faire la part du même et de l'autre, distinguer le centre et les périphéries, séparer les cas exemplaires et les exceptions, dissocier enfin les amis et les ennemis¹³ ?

S'il n'y a pas en histoire intellectuelle d'appariement naturel (et donc absolu) des textes, dans un contexte

¹¹ Sur la fonction d'internet, voir aussi les remarques de Jeanneret, *La Querelle*, p. 159-163.

¹² Le style d'une intervention impose un certain protocole de lecture ; voir par ex. l'assurance mandarinale de Weinberg, « Sokal's Hoax », les provocations faciles de Latour, « Y a-t-il une science ? », le ton docte et distancié de Jardine et Spada, « Splendours and Miseries of the Science Wars ».

¹³ La mauvaise catégorisation des textes est comparée à une classification qui ne respecterait pas les espèces naturelles par Kitcher, « A Plea for Science Studies ».

polémique, un des points les plus discutés est de savoir qui doit être associé à qui, et comme représentant de quelle thèse. « Sokal et ses amis » ont ainsi été soupçonnés d'avoir eu l'intention d'attaquer des choses aussi importantes et générales que les études sur les sciences ou les sciences sociales en général¹⁴, la fonction métaphorique de la langue¹⁵, la pensée française¹⁶, la liberté de penser¹⁷. Deux généralisations subreptices sont ici à l'œuvre : on considère en premier lieu tel auteur comme un représentant de « Sokal et ses amis », puis, en second lieu, la critique qu'il adresse à une thèse donnée comme symptomatique d'une attaque générale. Sokal et Bricmont eurent beau jeu de répondre à ces soupçons : leurs positions, dirent-ils, ne pouvaient pas être assimilées à celles de leurs « amis » ; leurs lecteurs auraient dû analyser des arguments et non procéder par association de personnes¹⁸.

¹⁴ Par ex. Fish, « Professor Sokal ». Dahan-Dalmedico et Pestre, « Comment parler des sciences aujourd'hui ? » p. 103.

¹⁵ Voir les références données par l'article de Marion Thomas dans ce volume.

¹⁶ Voir les références données par l'article de Sophie Roux dans ce volume.

¹⁷ Voir Duclos, « Sokal n'est pas Socrate », p. 10. Dahan-Dalmedico, « Rire ou frémir », p. 11. Pestre, « Autour de "l'affaire Sokal" ».

¹⁸ Sokal et Bricmont, *Impostures intellectuelles*, p. 22 : « la démarche consiste à appliquer un conseil donné par Schopenhauer dans *L'Art d'avoir toujours raison*, à savoir, élargir la cible de l'adversaire de façon à le rendre ridicule ». La n. 19 ajoute : « Un lecteur attentif n'aura aucun mal à reconnaître les nuances entre ce que disent Weinberg, Gross et Levitt et nous-mêmes ». Pour une analyse drôle et exacte des enjeux de ces généralisations, voir Mulligan, « Valeurs et normes cognitives ».

Mais, si nous appliquons à ce stade un principe élémentaire de symétrie, il faut cependant reconnaître que certains amis de Sokal avaient, eux aussi, procédé à des amalgames, tant et si bien que leurs ennemis durent recourir à une « stratégie de mise à distance des faux amis »¹⁹. Ainsi, on a pu apprendre que *Social Text* était une revue d'opinion non-professionnelle, complaisante, voire mauvaise²⁰ ; qu'aucun de ceux qui critiquent les sciences n'était assez fanatique pour croire au relativisme caricatural que Gross, Levitt ou Sokal présentent comme « postmoderne »²¹, que les auteurs incriminés dans *Impostures intellectuelles* étaient peu lus en France²². Il ne s'agit pas ici de faire la part de ce qui est légitime et de ce qui ne l'est pas dans ces amalgames, moins encore de cerner les dispositifs textuels qui les ont rendus possibles, mais de remarquer que, dans un contexte polémique de ce genre, les frontières entre « amis » et « ennemis » sont continuellement retracées.

Quels problèmes ?

Du moins n'y eut-il pas quelques problèmes déterminants, qui pourraient nous mener du début à la fin

¹⁹ L'expression est de Jeanneret, *La Querelle*, p. 58.

²⁰ Pour la première caractérisation, voir Robbins et Ross, « An Editorial Response ». Pour la seconde, voir Latour, « Y a-t-il une science ? ».

²¹ Robbins et Ross, « An Editorial Response ». Fish, « Professor Sokal ». Fuller, « A Letter to the Editor ». Pestre, « Autour de "l'affaire Sokal" ».

²² Stengers, « Inventer une écologie des savoirs », p. 86-89.

de l’Affaire, et de New York à Paris ? Pour tout dire, elle a allié de manière assez singulière la répétition monotone et la variation constante²³. Les mêmes exemples ont été ressassés, au point qu’on ne sait plus où l’on a lu quoi. Qu’un même auteur reprenne pour ainsi dire mot pour mot un texte dans deux publications distinctes, il y a là une conséquence immédiate des facilités de duplication qu’offrent les ordinateurs²⁴. Il est plus étonnant que le même argument, qui, alors même qu’il se donne comme inspiré du plus profond réalisme, est totalement gratuit et dénué de fondement, n’ait cessé de ressurgir sous des plumes différentes — il s’agit de pratiques d’anathème et de dénonciation qu’on aimerait ne pas trouver sous la plume d’universitaires. Par exemple, on apprend que la position de « Sokal et ses amis » n’était que le symptôme du malaise qu’auraient ressenti les physiciens, et plus généralement les scientifiques, suite aux diminutions de budget provoquées par la fin de la guerre froide²⁵. Cette reprise et cette répétition sont d’autant plus problématiques que les enjeux de l’affaire ont évolué, à l’image d’une chasse « où des cavaliers mal entraînés ont

²³ Sur ce thème, voir Jeanneret, *La Querelle*, p. 9 et plus généralement le chap. 4.

²⁴ Jeanneret le signale à propos des textes de Sokal, *La Querelle*, p. 152 sqq., mais cela est manifeste aussi dans l’autre camp. Sur la manière asymétrique dont Jeanneret traite Sokal et ses adversaires, voir ici même l’article de Sophie Roux.

²⁵ Avant le canular et en réaction à *Higher Superstition*, on trouve cet argument *ad physicos* dans Ross, « Science Backlash on Technosceptics ». Il a ensuite été repris *ad nauseam* ; voir par ex. et par ordre chronologique, Ross, « Burden of a Spoof ». Babich, « Physics vs. *Social Text* ». Nelkin, « What are the Science Wars ». Latour, « Y a-t-il une science ». Hacking, *Entre Science et réalité*, p. 130-131. Pestre, « Autour de “l’affaire Sokal” ».

parfois du mal à identifier la bête. Et d'abord le terrain »²⁶. En effet, comme le montrera maintenant une analyse de l'Affaire, *grosso modo* dans ses deux premières années (du printemps 1996 au printemps 1998), l'Affaire *Social Text* des États-Unis fut bien différente de l'Affaire française occasionnée par *Impostures intellectuelles*.

L'AFFAIRE *SOCIAL TEXT*

Au printemps 1996, Alan Sokal est âgé de 41 ans, diplômé des universités de Harvard et de Princeton, professeur et chercheur à l'université de New York (*New York University*), spécialisé en physique mathématique, physique statistique et théorie quantique des champs. Il se définira lui-même comme de gauche et féministe « à cause de la logique et non en dépit d'elle »²⁷ ; ses convictions politiques l'ont amené à passer, entre 1986 et 1988, trois étés à enseigner les mathématiques dans le Nicaragua sandiniste. En publiant un article intitulé « Transgressing the Boundaries: Towards a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity » dans un numéro de *Social Text*, il quitte son champ disciplinaire habituel et se lance dans ce que sa page web appelle une « seconde carrière ». Une semaine après la parution de cette « compilation hilarante

²⁶ L'expression est de Derrida, « Sokal et Bricmont ne sont pas sérieux ». Pour Derrida, les « cavaliers mal entraînés » sont Sokal et Bricmont ; l'expression est entendue ici plus largement.

²⁷ La formule est de Pollitt, « Pomolotov Cocktail » ; elle est reprise *in* Sokal, « Alan Sokal Replies ».

de charabia pomo »²⁸, Sokal annonce dans *Lingua Franca* qu'il s'agissait d'un canular et expose les motifs qui l'ont poussé à le rédiger :

« Depuis quelques années, l'apparent déclin des normes de rigueur dans certains cantons des études littéraires me trouble. Mais je suis un pauvre physicien : si pour moi *jouissance* et *différance* n'ont ni queue ni tête, cela n'est peut-être qu'un reflet de mon incompétence personnelle. Pour tester les normes intellectuelles dominantes, j'ai donc décidé de tenter une modeste expérience (même si à l'évidence elle n'est pas contrôlée) : est-ce qu'un important journal nord-américain de *cultural studies*, dont le comité éditorial comporte des sommités comme Fredric Jameson et Andrew Ross, publierait un article largement assaisonné d'inepties si a) il sonnait bien, b) il flattait les préjugés idéologiques des éditeurs ? »²⁹.

Comment ce qui aurait pu être une publication par une revue de la gauche universitaire d'un article à peu près incompréhensible en est-il venu à mettre le feu aux poudres ?

Le canular : un épisode des Guerres de la science

Créée en 1978 par Fredric Jameson et Stanley Aronowitz, la revue *Social Text* est aux États-Unis le porte-drapeau universitaire des *cultural studies*, un ensemble d'études portant sur des phénomènes sociaux, philosophiques, historiques, culturels ou scientifiques pourvu qu'ils soient étudiés dans la perspective des

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Sokal, « A Physicist Experiments ». « Jouissance » et « différence » sont en français dans le texte.

minorités en lutte. En 1996, son comité de rédaction comprend Aronowitz, professeur de sociologie et directeur du *Center for Cultural Studies* à l'université de l'état de New York (*City University of New York*), et Andrew Ross, professeur de littérature comparée et d'études américaines à l'université de New York (*New York University*). Elle est publiée par l'université de Duke, Caroline du Nord, et ses opérations éditoriales sont prises en charge par le *Center for the Critical Analysis of Contemporary Culture* de l'université de Rutgers, New Jersey.

Lorsque Sokal propose son article, écrit entre août et novembre 1994, les éditeurs de *Social Text* commencent par lui demander de procéder à certaines révisions, ce qu'il refuse³⁰. En avril 1995, ils l'acceptent finalement tel quel, et le publient en mai 1996, dans un numéro spécial consacré aux Guerres de la science. Surpris de recevoir un traité philosophique écrit par un physicien, diront-ils ultérieurement pour se justifier, ils l'auraient trouvé « un peu niais (*a little hokey*) » et « dépassé (*outdated*) », mais

« Ne connaissant ni l'auteur ni son travail, nous avons réfléchi à ses intentions puis conclu que cet article était une tentative sincère,

³⁰ Robbins et Ross, « An Editorial Response » : « Nous lui demandâmes de a) couper une partie importante de ses spéculations philosophiques, b) couper la plupart de ses notes. Sokal semblait résister à toute révision ». La demande d'amendement a été confirmée par la secrétaire de rédaction de *Social Text* au journaliste Tom Franck (*In These Times*, 27 mai 1997). Sokal et Bricmont, *Impostures intellectuelles*, p. 370, notent que les éditeurs de *Social Text* n'avaient pas fait de « critiques de fond, malgré les demandes réitérées de Sokal pour obtenir commentaires et suggestions ». Les deux versions ne sont pas contradictoires, mais complémentaires.

de la part d'un scientifique de profession, pour chercher une confirmation des développements de son champ disciplinaire dans la philosophie postmoderne »³¹.

À ce moment de l'histoire, les éditeurs ajouteront avoir publié cet article, non pour son contenu argumentatif, mais plutôt comme un genre de réflexion à encourager ; que *Social Text* n'est pas tant une revue scientifique qu'une revue d'opinion politique et d'analyse culturelle ; que la contribution excentrique d'un physicien dans un numéro consacré aux Guerres de la science était pertinente. Mais, avant d'en venir là, il faut revenir en arrière pour examiner la charge que contenait *Higher Superstition* contre les éditeurs de *Social Text*, Stanley Aronowitz et Andrew Ross.

Une guerre a toujours de lointains prodromes pour l'historien, et on pourrait faire remonter les Guerres de la science aux ouvrages de Lewis Wolpert, *The Unnatural Nature of Science* (1992) et de Gerard Holton, *Science and Anti-Science* (1993). Mais c'est *Higher Superstition* (1994) qui constitue le point de départ le plus net des Guerres de la science. Dans cet ouvrage, Paul R. Gross, professeur de biologie et directeur du *Center for Advanced Studies* à l'université de Virginie, et Norman Levitt, professeur de mathématiques à l'université de Rutgers, New Jersey, attaquaient, dans un style sarcastique virant parfois à l'emphase, la « gauche universitaire », chapeau sous lequel ils regroupaient des

³¹ Moretti, « The Sokal Hoax » et Rosen, « Swallow Hard » analysent les normes cognitives propres à ceux qui décident d'éditer un texte niais mais écrit sincèrement.

ENCADRÉ 1 : L'EXPRESSION « GUERRES DE LA SCIENCE »

L'expression « *science wars* (Guerres de la science) » est forgée par Ross, « *Science Backlash* », p. 346 : « Les Guerres de la science (...) sont un second front ouvert par les conservateurs, exaltés par le succès de leurs légions dans les Saintes Guerres de la culture ». Ross procède par analogie avec l'expression « *culture wars* (Guerres de la culture) », qui désigne aux États-Unis l'affrontement entre les tenants de la « haute culture », en particulier en matière de cursus universitaire, et ceux qui reprochent à cette culture d'incarner les valeurs des « *Dead White Males* », et par là de contribuer à opprimer les communautés en lutte — les minorités ethniques, les femmes, les homosexuels. (Sur les *Culture Wars*, voir Searle, « *The Storm over The University* », « *Is There a Crisis* » et « *Rationality and Realism* », ou, sur un ton résolument conservateur, le best-seller de Bloom, *The Closing of the American Mind*).

L'analogie entre les expressions « *culture wars* » et « *science wars* » était facile : les *cultural studies* et les *science studies* sont aux États-Unis des domaines identifiés. Ils furent importés de la Grande-Bretagne des années soixante, les *cultural studies* se réclamant du *Centre for Contemporary Cultural Studies* de l'université de Birmingham (Raymond William et Stuart Hall), les *science studies* se réclamant du *Science Studies Unit* du département de sociologie de l'université d'Edimbourg (Barry Barnes et David Bloor). Leur réception aux États-Unis les a fait interagir avec :

1) la revendication multiculturaliste, qui n'a pas touché seulement les disciplines universitaires, mais les arts et la culture, et très généralement la manière de vivre.

2) le mouvement marxiste des années soixante-dix *Science for the People*. Ses partisans (Steven et Hilary Rose, Bob Young, Joe Beckwith, Stephen J. Gould, Richard C. Lewontin), s'opposaient à l'exploitation idéologique, militaire ou industrielle de la science, s'efforçaient de diffuser la science (« *bring science to the people* ») ; ils s'engagèrent, surtout en matière de santé ou d'environnement.

3) une théorie de la déconstruction inspirée des travaux de Jacques Derrida et de Paul De Man, d'abord appliquée aux textes littéraires, puis généralisée à toute espèce de « texte », dont les textes scientifiques.

partisans d'un constructivisme fort dans les *science studies*, des critiques littéraires postmodernes, des féministes et des environmentalistes radicaux³².

Le point commun que Gross et Levitt trouvaient à ces différents « critiques de la science » était la façon dont ils remettaient en cause, au nom d'un engagement à gauche, la science dans sa prétention à l'universalité et à la vérité. Selon les critiques de la science, remarquent Gross et Levitt, l'objectivité de la science serait une notion mythique et dangereuse, associée aux démons du capitalisme, du colonialisme, du militarisme, du paternalisme, du machisme, etc. ; ne pas considérer les phénomènes scientifiques comme des manifestations socialement construites procéderait nécessairement d'un scientisme réactionnaire. Comme Sokal plus tard, Gross et Levitt épingleaient les postmodernes pour utiliser avec un air d'autorité des termes scientifiques qu'ils ne comprennent pas, par exemple « chaos » ou « non-linéarité »³³. Ils appelaient enfin les scientifiques à se mobiliser et à exercer leur vigilance, non parce qu'ils seraient menacés dans leur intégrité de scientifiques, mais en raison des menaces que la gauche universitaire ferait peser sur l'éducation et la culture en général³⁴.

Parmi les exemples de personnalités universitaires auxquelles *Higher Superstition* reprochait erreurs scientifiques et lacunes argumentatives, Aronowitz et Ross n'étaient pas mal choisis, en tant que représentants

³² Gross et Levitt, *Higher Superstition*, p. 2-3, p. 9, p. 13, p. 37, p. 40, *passim*, remarquent que l'expression « *Academic Left* » n'est pas appropriée, parce qu'ils n'attaquent pas la gauche comme telle.

³³ *Ibid.*, p. 78-80 et n. 11-16, n. 42-53.

³⁴ *Ibid.*, p. 4, p. 7-9, p. 237-241, p. 252-257.

respectifs du domaine des « études sur la science » et du domaine des « études culturelles ». Voici, par exemple, la manière dont un ouvrage d'Aronowitz qui fait autorité, *Science as Power* (1988), était présenté en quatrième de couverture :

« La science, dit Aronowitz, [...] a prétendu être indépendante des conditions sociales et historiques [...] ; elle est vue comme une autorité au-delà de la critique, dont les normes et les valeurs sont neutres, évidentes, absolues. Dans *Science as Power*, Aronowitz affirme que les normes de la science ne sont en rien évidentes et qu'il vaut mieux voir la science comme un discours socialement construit qui légitime son pouvoir en se présentant comme vérité [...]. Seule une théorie de ce genre, parce qu'elle situe le discours scientifique parmi d'autres pratiques discursives, peut nous permettre de défier le pouvoir de la science ».

Quant à Ross, dans *Strange Weather, Culture, Science, and Technology in the Age of Limits* (1993), il se réclamait d'Aronowitz et de Bruno Latour pour défendre les « micro-cultures » contemporaines qui entreprennent aujourd'hui de résister à l'autorité écrasante de la science. Il est scandaleux, écrit-il par exemple, que

« [...] des théories et des explications de la vie métaphysiques [ce que nous appellerions des croyances « New-Age »], qui sont prises au sérieux par des millions d'individus, soient ignorées ou exclues par le petit groupe de puissants qu'on appelle "scientifiques" »³⁵.

C'était on ne peut plus clairement considérer la science comme une forme de discours parmi d'autres et affirmer

³⁵ Ross, *Strange Weather*, p. 39, cité in Gross et Levitt, *Higher Superstition*, p. 91.

que l'arbitrage entre différentes formes de discours devait se faire au décompte des voix.

ENCADRÉ 2 : UN SI PETIT MONDE

Les premiers protagonistes universitaires de l'Affaire *Social Text* sont membres de trois institutions :

— l'université de Duke, avec Stanley Fish (littérature) et Martin Lewis (géographie),

— l'université de New York, avec Paul Boghossian (philosophie), Jay Rosen (journalisme), Alan Sokal (physique) et Andrew Ross (littérature comparée). Stanley Aronowitz est professeur de sociologie dans une autre université de New York, semble-t-il moins prestigieuse, l'université de la ville de New York (*City University of New York*).

— l'université de Rutgers, avec Paul Levitt (mathématiques) et Bruce Robbins (littérature comparée).

Il n'est dès lors pas étonnant que ce soit en réponse à *Higher Superstition* que Ross ait inventé l'expression « *Science wars* », qu'il reprit comme titre du numéro spécial de *Social Text* dans lequel parut la parodie de Sokal. Plusieurs grandes conférences furent organisées après la publication de *Higher Superstition*, en particulier celle qui aboutit à l'édition d'un deuxième ouvrage par Gross et Levitt, *The Flight from Science and Reason*³⁶.

³⁶ La conférence de mai 1995 fut placée sous les auspices de la New York Academy of Sciences et soutenue par la John M. Olin Foundation Inc., connue pour son conservatisme. Les contributions, entre autres, de Meera Nanda ou de Janet Radcliffe Richards à l'ouvrage en résultant qu'éditèrent Paul Gross, Norman Levitt et Martin Lewis, *The Flight from Science and Reason*, interdisent cependant d'en faire sans autre forme de procès un ouvrage conservateur. Le nouveau venu, Martin Lewis, est alors professeur de géographie dans le *Comparative Area Studies program* de l'université

Les premières réactions au canular dans la grande presse

Dès l'annonce dans *Lingua Franca* que l'article publié dans *Social Text* était un canular, l'ensemble de la presse américaine s'investit dans un débat qui mettra plus de deux années à se calmer. En mai 1996, une trentaine d'articles y est consacrée tant dans la presse universitaire (*Academic Journal Associated Press*, le 16 mai) que dans la presse nationale (*Salon* le 17 mai, *Boston Globe* le 18, *New York Post* le 22, *Los Angeles Times* le 23, *Wall Street Journal* le 29, *Washington Post* le 30) ou encore, et même plus rapidement, provinciale (*Contra Costa Times*, *Valley Times* et *Nando Times* (Californie) le 12 mai, *Salt Lake City Tribune* le 18, *Forth Worth-Star Telegram* le 27). Dans le *New York Times*, Janny Scott fait la une le 18 mai avec un article intitulé « Postmodern Gravity Deconstructed, Slyly » ; à partir du 21, il lui est répondu dans une tribune où, aux côtés de Ross, se rangent Bruce Robbins, professeur de littérature comparée à l'université de Rutgers, et Stanley Fish, professeur de littérature à l'université de Duke, directeur de ses presses, connu pour avoir servi de modèle au Morris Zapp des romans de David Lodge. En juin, l'agitation se poursuit, avec des articles dans le *Gannet News Service* le 3, *The Nation* le 10, le *Minnesota Daily Online* le 11, le *Kansas City New Times* le 13, etc. Différentes *mailing-lists* font et feront référence au canular, par exemple celles qui sont

de Duke ; il est l'auteur de *Green Delusion* (1992). *The Flight* se place en fait sur un terrain délibérément apolitique pour examiner les dénis de raison qu'on trouve dans différentes disciplines universitaires.

consacrées à Deleuze et Guattari, à Feyerabend ou à Peirce ; des listes marxistes ; les listes de l'université de Yale et du *Cultural Studies Center* ; la *Sci-Tech-Studies Mailing List*.

Dans l'ensemble, le débat porte tout d'abord sur les circonstances dans lesquelles le canular a été publié, et bien des journalistes condamnent le laxisme des éditeurs de *Social Text*, non sans faire vibrer les cordes d'un anti-intellectualisme latent aux États-Unis. *The New Republic* du 1^{er} juillet se demande si les grands universitaires sont capables de distinguer des arguments sérieux de parfaites absurdités. Le 23 juillet, le *Fort Meyers New Press* (Floride) titre « Les sociologues des sciences sont nus ». Face à ce déchaînement médiatique, un certain nombre d'universitaires s'efforcent, dans un forum de *Lingua Franca* de juillet-août 1996, de déterminer ce que le canular a exactement montré, et de faire la part entre les généralisations abusives auxquelles il donne lieu et les conclusions qu'on peut légitimement en tirer³⁷. Après l'été 1996 cependant, le débat se déplace et se précise : la grande presse se désintéresse progressivement de l'Affaire *Social Text*, et, dans les revues, il ne s'agit pas de se gausser d'un comité d'édition, mais de s'interroger sur les deux questions suivantes : quelles sont les valeurs

³⁷ Le désir de tirer une leçon est manifeste dans les interventions rassemblées in *Lingua Franca*, « The Sokal Hoax: A Forum ». Voir par ex. Evelyn Fox-Keller : « La farce d'Alan était stratégiquement brillante pour avancer une thèse extrêmement importante, mais quelle était exactement cette thèse, et pour qui était-elle importante ? ». Peter Caws : « Le canular de Sokal [...] a une espèce de perfection. [...] Pour la morale que Sokal veut en tirer, le bénéfice est moins clair ». David Laynton : « C'est une leçon dure et amère ».

propres à fonder un engagement de gauche ? Que sont et que devraient être les *science studies* ?

La question politique

À l'automne 1996, *Dissent*, revue trimestrielle de politique et de culture, définie par ses éditeurs Mitchell Cohen et Michael Walzer comme « de gauche mais à l'esprit indépendant », publie un article de Sokal, « *Transgressing the Boundaries: an Afterword* ». Dans cette mise au point rédigée en mai 1996, refusée par *Social Text*, Sokal commence par rappeler que certaines normes élémentaires étaient transgressées dans sa parodie :

« Comme le genre dont il entend proposer une satire [...], mon article est truffé de vérités, de moitiés de vérités, de quarts de vérités, de faussetés, de *non sequitur* et de phrases syntaxiquement correctes qui n'ont absolument aucun sens [...]. J'ai aussi utilisé d'autres stratégies qui sont courantes (quoique parfois par inadvertance) dans le genre : des appels à l'autorité qui remplace la logique, des théories spéculatives présentées comme de la science établie, des analogies forcées ou même absurdes, de la rhétorique qui sonne bien mais dont le sens est ambigu, et une confusion entre le sens technique des mots et leur sens quotidien ».

Mais, précise-t-il aussitôt, son objectif était principalement politique :

« Un de mes buts est d'apporter une petite contribution en vue d'un dialogue entre littéraires et scientifiques de gauche — “deux cultures” qui, contrairement à quelques déclarations optimistes, venant surtout des premiers, sont, par leurs mentalités, probablement plus éloignées aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été dans les cinquante dernières années [...]. Mon principal souci

n'est pas de défendre la science contre les hordes barbares des critiques littéraires (nous survivrons bien, merci) [...], il est explicitement *politique* : combattre le discours postmoderne, post-structuraliste, social-constructiviste — et plus généralement un penchant au subjectivisme — à la mode actuellement. Ce discours est, je crois, nuisible pour les valeurs et pour l'avenir de la gauche»³⁸.

L'argument de Sokal est simple. Si tout savoir est irrémédiablement contextuel et qu'il résulte d'une configuration locale des relations de pouvoir, aucun savoir ne peut prétendre à l'universalité ; dans ces conditions, le combat pour la justice qui caractérise la gauche perd toute assise objective³⁹.

C'est encore sur la question politique que Sokal insiste dans la brève conférence « A Plea for Reason, Evidence and Logic », prononcée le 30 octobre 1996 lors du forum « After the Media Event: Politics, Culture & the *Social Text* Affair », organisé par le département de journalisme de l'université de New York (*New York University*)⁴⁰. S'il entend, écrit-il, « défendre ce qu'on pourrait appeler une *vision du monde* scientifique »⁴¹, c'est en tant que cette dernière est indissociable des valeurs fondatrices du combat que mène la gauche :

³⁸ Sokal, « Transgressing the Boundaries: an Afterword ». « Politique » est en italiques dans le texte.

³⁹ Pour illustrer les thèses qu'il combat, Sokal s'appuie sur des passages extraits de Ross, *Strange Weather*, et, de Ross également, « New Age Technoculture ».

⁴⁰ Pour une présentation de ce forum dans une revue culturelle de droite, voir Eichman, « The End of the Affair ».

⁴¹ Sokal, « A Plea for Reason ».

« Il me semble que la vérité, la raison et l'objectivité sont des valeurs dignes d'être défendues quelles que soient les opinions politiques qu'on ait ; mais pour ceux d'entre nous qui sommes de gauche, elles sont cruciales — sans elles, notre critique perd toute sa force »⁴².

La question politique soulevée par Sokal reçoit un écho immédiat dans deux revues de gauche, *Tikkun* et *Dissent*. Dans le numéro de septembre-octobre 1996 de *Tikkun*, bimestriel d'études juives traitant de questions d'ordre politique, social et culturel (« *to mend, repair and transform the world* »), Robbins et Sokal s'affrontent à propos de la manière dont s'articulent concepts épistémologiques classiques (la réalité, la vérité, l'objectivité, etc.) et engagement politique⁴³. À la question de savoir si c'est être à gauche que de considérer que la vérité est une construction sociale, Robbins donne deux réponses, dont on peut se demander si elles sont conciliables : non, écrit-il, car dénoncer l'exploitation suppose une norme universelle de la justice ; oui, continue-t-il, car « la vérité peut être une autre forme d'oppression ». Il insiste de surcroît sur la nécessité d'une critique sociale des sciences et semble penser que tout

⁴² Sokal, « Truth, Reason, Objectivity and the Left ».

⁴³ L'exception est « Swallow Hard » de Jay Rosen, professeur associé de journalisme à l'université de New York (*New York University*) et éditeur de *Tikkun*. Cet article se concentre sur des questions de déontologie journalistique : les éditeurs de *Social Text* auraient du reconnaître leur erreur et chercher à comprendre comment ils avaient pu en venir à publier « un article qu'[ils] ne compren[aient] pas et qu'[ils] ne respect[aient] pas, écrit par un auteur qui refuse de réviser son travail (...) simplement parce qu'[ils] trouvaient en lui “un allié avec des références convenables (*conveniently credentialled ally*)” ». Ces derniers mots sont repris de Robbins, « *Social Text and Reality* ».

examen de cette critique a pour motivation le désir d'enfermer de nouveau les femmes dans leurs cuisines⁴⁴. Sokal a dans ces conditions peu de difficulté à remarquer que la vérité comme telle n'a jamais opprimé quiconque et que Robbins « confond systématiquement la vérité et ce qu'on affirme être vrai, les faits et ce qu'on tient pour factuel, le savoir et la prétention au savoir »⁴⁵.

Les termes du débat entre Aronowitz et Sokal dans le numéro d'hiver 1997 de *Dissent* ne sont guère différents. Aronowitz s'efforce tout d'abord de distinguer sa revue aussi bien de la déconstruction ridiculisée par le canular que du « vieux matérialisme naïf », selon lequel « le savoir reflète simplement la réalité » : *Social Text*, écrit-il, n'est pas déconstructionniste, mais défend la version contemporaine du marxisme selon laquelle « tous les processus de savoir, y compris la science, sont médiatisés par leurs pratiques ». C'est ce marxisme d'aujourd'hui qui conduit Aronowitz à accuser Sokal de ne pas admettre que la critique sociale prenne pour objet la science⁴⁶. Sokal se contente d'une brève réplique, corrigeant Aronowitz lorsque ce dernier lui attribue des thèses qui ne sont pas les siennes et relevant un certain nombre d'incertitudes ou de contradictions dans ses arguments⁴⁷.

Dans le même numéro de *Dissent*, Meera Nanda, indienne ayant une double formation en micro-biologie et en *science studies*, évalue les conséquences sociales et politiques concrètes de la revalorisation, dans l'Inde

⁴⁴ Robbins, « Anatomy of a Hoax », p. 58-59.

⁴⁵ Sokal, « Truth or Consequences ».

⁴⁶ Aronowitz, « Alan Sokal's "Transgression" », p. 107-110.

⁴⁷ Sokal, « Alan Sokal Replies », p. 110-111.

nationaliste des années quatre-vingt-dix, des « savoirs locaux » par rapport à la science occidentale. Elle met ainsi à l'épreuve des faits une des thèses centrales des études postmodernes des sciences : dans sa prétention à l'universalité, la science occidentale aurait signé la disparition de savoirs locaux, voire contribué à l'oppression des peuples ; il faudrait donc, pour « décoloniser les esprits », favoriser le retour à des « savoirs alternatifs ». Deux exemples concrets (le remplacement des mathématiques « occidentales » par les mathématiques « védiques » dans l'enseignement secondaire et l'impact des croyances religieuses sur la structure sociale des villes) lui permettent de soutenir que la science « occidentale », loin de devoir être systématiquement déconstruite et dénoncée, a pu constituer le moteur effectif d'une politique de gauche dans les pays non-occidentaux⁴⁸. Le débat sur la « science postcoloniale » se poursuivra jusqu'en 2001 dans l'*Economic and Political Weekly*, hebdomadaire de gauche publié à Bombay, entre Sokal, Gita Chadha, Sundar Sarukkai, et surtout Meera Nanda, qui publiera par la suite plusieurs essais et ouvrages consacrés à ces questions⁴⁹. En se déplaçant vers les pays non-

⁴⁸ Nanda, « The Science Wars in India ».

⁴⁹ Pour le débat dans l'*Economic and Political Weekly*, voir Chadha, « Sokal's Hoax and Tensions in the Scientific Left ». Sokal, « Truth, Reason, Objectivity and the Left ». Nanda, « Reclaiming Modern Science ». Chadha, « Sokal's Hoax: A Backlash to Science Criticism ». Sarukkai, « Science, Knowledge and Society ». Nanda, « Debate over Science ». Sokal, « Setting the Record Straight ». Nanda, « Breaking the Spell of Dharma: A Case for Indian Enlightenment ». Parmi les publications ultérieures de Meera Nanda, on notera, « The Epistemic Charity ». « The Science Question in

occidentaux, la question se chargeait de réalité politique et sociale : le postmodernisme n'est pas seulement un doux délire sévissant dans quelques petites communautés universitaires, il peut également être une doctrine qui, articulée à des courants nationalistes et conservateurs, donne une espèce de légitimité aux mesures politiques et sociales les plus rétrogrades. De manière générale, le premier mérite de l'affaire *Sokal Text* aura ainsi été de rappeler que l'adhésion à l'*ethos* postmoderne n'est pas essentielle à la gauche, mais aussi de montrer que le postmodernisme, lorsqu'il est effectivement associé à une pensée conservatrice, n'a rien de libérateur⁵⁰.

La question des science studies

Là encore, une fois passée l'hilarité provoquée par le canular, la question fut de savoir quelles conséquences exactement il fallait en tirer. Le canular avait mis à jour certains excès, mais lesquels exactement ? Excès des *science studies* en général, de la sociologie des sciences ou de certaines dérives postmodernes, à la mode dans des cercles finalement limités ? Contrairement à la question politique, la question de ce que sont et de ce que doivent être les *science studies* ne fut pas suscitée par Sokal lui-

Postcolonial Feminism ». *Breaking the Spell of Dharma and Other Essays. Postmodernism and Religious Fundamentalism. Prophets Facing Backward.*

⁵⁰ Pour une critique spécifiquement politique du postmodernisme, voir les articles d'Epstein, « Postmodernism and the Left ». « Why Post-structuralism is a dead end ». « Interpreting the World ». Voir également Albert, « Sokal 1 » et « Sokal 2 ».

même : il gardera toujours une réserve de rigueur à propos d'un champ disciplinaire qui n'est pas le sien⁵¹. Il n'en fut pas de même pour certains de ses amis, en particulier pour Gross et Levitt et pour Steven Weinberg, professeur à l'université du Texas (Austin), prix Nobel de physique en 1979, Médaille Nationale de la Science en 1991.

Dans le chapitre de *Higher Superstition* consacré à la sociologie des sciences, Gross et Levitt ont principalement trois cibles : Aronowitz, Latour, Schaffer et Shapin. Leur regroupement, aussi prudent qu'il soit, pouvait passer pour une attaque contre les *science studies* fomentée par des scientifiques⁵². Le dernier chapitre n'affirmait-il d'ailleurs pas très généralement que, si les humanités sont indispensables au développement de l'homme, il n'en est pas de même des professeurs d'humanités et que, dans l'éventualité d'un schisme universitaire, les scientifiques pourraient très bien assumer l'enseignement des humanités, alors que les professeurs d'humanités ne pourraient pas assumer l'enseignement des sciences⁵³ ?

Quant à Weinberg, faisant écho à la remarque de Feynman selon laquelle la philosophie est aussi utile aux scientifiques que l'ornithologie l'est aux oiseaux, il avait,

⁵¹ Le premier article de Sokal à s'engager (minimalement) sur des questions épistémologiques est « What the Social Text Affair Does and Does Not Prove ». Dans les textes co-signés avec Jean Bricmont, il s'engage plus longuement. Voir ainsi l'intermezzo consacré au relativisme dans *Impostures intellectuelles*, p. 89-154, mais aussi, « Science and Sociology of Science » et « Defense of a Modest Scientific Realism »

⁵² Gross et Levitt n'ignorent pas les différences entre ces trois auteurs, voir *Higher Superstition*, p. 50, p. 57, p. 63, p. 69-70.

⁵³ *Higher Superstition*, p. 242-243.

dans un ouvrage de 1993 soutenu que, un certain nombre de doctrines philosophiques, ayant, une fois leur rôle historique joué, constitué un obstacle pour l'avancement des sciences, la seule leçon qu'un scientifique peut apprendre de la philosophie est qu'il faut se méfier de la philosophie⁵⁴. En août 1996, il publie dans la *New York Review of Books* un article retentissant. Non content d'analyser en détail les bourdes les plus grossières du canular, il oppose les physiciens qui, contraints d'user un langage technique, ne confondraient pas pour autant obscurité et profondeur, et les postmodernes qui, alors qu'ils n'écrivent pas dans un langage technique, ne feraient aucun effort pour être clairs. Il affirme de surcroît qu'on ne peut, en règle générale, tirer des résultats de la physique aucune conclusion d'ordre culturel, politique ou philosophique et que, inversement, ces résultats sont pour ainsi dire totalement imperméables à des influences « extrascientifiques ». Bien plus, il soutient une forme extrême de réalisme :

« Nos énoncés sur les lois de la nature sont dans une correspondance biunivoque avec certains aspects de la réalité objective. Pour le dire autrement, si nous découvriions un jour des créatures intelligentes sur une planète éloignée et si nous traduisions leurs œuvres scientifiques, nous constaterions qu'elles et nous avons découvert les mêmes lois »⁵⁵.

⁵⁴ Weinberg, *Dreams*, chap. 7, p. 132-157. Weinberg donne le mécanisme, le positivisme, le relativisme comme exemples de doctrines philosophiques ayant constitué un obstacle ; par une ironie de l'histoire, c'est à Auguste Comte, fondateur du positivisme, qu'il emprunte ce schème de la philosophie-aiguillon-puis-obstacle.

⁵⁵ Weinberg, « Sokal's Hoax », p. 14. La coïncidence entre « lois de la nature » et « lois de la physique » relève d'une forme extrême de réalisme, soit tautologique, soit métaphysique. Que les lois de la

Pour conclure, Weinberg défend ce qu'il appelle, à la suite d'Herbert Butterfield, « *a whig interpretation of history* », en l'occurrence une histoire des sciences rétrospective qui, parce que les sciences sont cumulatives, prend en compte les connaissances actuelles pour discriminer réussites et échecs⁵⁶.

L'article de Weinberg suscita un certain nombre de lettres aux éditeurs, publiées le 3 octobre avec une

nature soient universellement valables ne signifient pas que toutes les créatures intelligentes aient des théories physiques où figurent les mêmes lois. On peut prendre la question de la manière suivante : que signifie dans le texte de Weinberg « les *mêmes* lois » ? Les créatures en question ayant une perception, une intelligence et un langage autrement structurés que les nôtres, les lois de leur physique ne seront pas immédiatement les mêmes que les lois de notre physique. Ou bien donc elles pourront être dites « les mêmes » en tant qu'elles renvoient au même monde, et ce ne sont pas les lois de la physique qui sont les mêmes, mais les lois de la nature : l'énoncé de Weinberg est alors une tautologie. Ou bien on suppose que, étant donné l'existence de lois de la nature, nos lois physiques et les lois physiques des extra-terrestres finiront par converger, ou du moins par pouvoir être traduites les unes dans les autres : l'énoncé de Weinberg est alors de la pure métaphysique. (Pour un autre exemple de « métaphysique de la convergence », voir Duhem, « Physique de croyant », p. 445-472). Pour le dire métaphoriquement : tous les chemins mènent peut-être à New York, mais, dans le temps où ils voyagent, le mousse qui navigue de Dublin à New York et l'homme d'affaire qui vole de Londres à New York ne voient pas le même paysage. Dans sa réponse à Wise du 3 octobre, Weinberg précise que les phénomènes décrits par les équations de Maxwell pourraient être décrits autrement, mais que cette autre description aurait pour conséquence mathématique les équations de Maxwell. Le problème est toujours un problème de principe : soit l'altérité de cette « autre » description est seulement formelle, et on a une tautologie, soit il s'agit d'une véritable altérité, et on ne voit pas d'où vient que, de cette autre description, les équations de Maxwell sont déductibles (ni même ce que signifie ici une déduction).

⁵⁶ Weinberg, « Sokal's Hoax ».

réplique de Weinberg. Pour Michael Holquist et Robert Schulman, professeurs à l'université de Yale, respectivement de littérature comparée et de biophysique et biochimie, par ailleurs responsables d'un cours sur les rapports entre science et littérature, Weinberg, en posant la séparation radicale de la science et de la culture, commet l'erreur inverse des éditeurs de *Social Text*, qui refusent de voir la spécificité de la science. George Levine, du *Center for the Critical Analysis of Contemporary Culture*, université de Rutgers, et auteur de « What are Science Studies For and Who Cares? » dans le numéro de *Social Text* consacré aux Guerres de la science, reproche à Weinberg d'interdire toute discussion lorsqu'il invoque le bon sens pour procéder à des condamnations sans appel. Norton Wise, professeur d'histoire des sciences dans le *Program in History of Science* de l'université de Princeton avait déjà donné un compte rendu nuancé et subtil de *Higher Superstition*⁵⁷. Dans la *New York Review of Books*, il critique le réalisme outré de Weinberg et multiplie les exemples montrant que la science n'est pas immune de toute « contamination » culturelle.

Dans sa réplique, Weinberg souligne qu'il faut un certain temps pour que les résultats scientifiques se séparent de leur gangue culturelle. Il remarque par ailleurs que son objectif n'était pas politique, mais intellectuel :

« Contrairement à Alan Sokal, qui, en faisant son canular, était préoccupé surtout par la rupture de l'alliance entre la science et la gauche, je l'étais plutôt par la manière dont les idéologies

⁵⁷ Wise, « The Enemy Without ».

postmodernes et constructivistes corrompent l'histoire et la sociologie »⁵⁸.

L'ennemi de Weinberg n'aurait donc pas été les *science studies* en général, mais seulement certains critiques extrémistes de la science. Il devint cependant difficile de ne pas mobiliser l'opposition entre ceux qui font la science et ceux qui l'étudient pour expliquer l'échec de la candidature de Wise en 1997 dans ce temple de la science et du prestige académique qu'est l'*Institute for Advanced Studies* de Princeton. La commission avait voté pour la nomination de Wise à quatre voix contre une, le directeur de l'*Institute* passa outre leur vote, et Wise ne fut pas nommé. Rapprochant cet échec de celui de Latour quelques années plus tôt (tout en soulignant que, contrairement aux travaux de ce dernier, les travaux de Wise ne sont pas controversés), Liz McMillen, dans un article de *The Chronicle of Higher Education* de mai, fait état de rumeurs d'après lesquelles certains scientifiques auraient fait pression pour que Wise ne fût pas élu, soit qu'ils aient refusé par principe les *science studies*, soit qu'ils n'aient pas apprécié les prises de position de Wise dans son compte rendu de *Higher Superstition* et dans sa

⁵⁸ Weinberg, « Reply ». Le malentendu entre Wise et Weinberg vient de ce que le premier entend par « science » plutôt un processus historique, le second, plutôt le produit fini résultant de ce processus. Le problème est en fait de savoir ce qui permet que le processus devienne effectivement un produit, autrement dit ce qui fait que la science a des « résultats » : pour Weinberg, c'est la correspondance des énoncés et du réel, autrement dit leur vérité ; Wise n'est pas explicite sur ce point, mais un certain nombre de constructionnistes semblent penser qu'on ne peut invoquer la vérité des énoncés scientifiques pour expliquer leur stabilisation.

réponse à l'article de Weinberg⁵⁹. Latour est beaucoup plus direct :

« Ils [les scientifiques] sont contre l'idée même que la science puisse être étudiée et ils revendiquent pour les objets étudiés [*i.e.* pour les sciences] l'incroyable privilège de décider qui doit les étudier, comment, et quelle espèce de conclusion est acceptable »⁶⁰.

Si les « sokalistes », conclut-il, ne sont pas opposés aux *science studies*, qu'ils protestent contre l'éviction de Wise de l'*Institute for Advanced Studies*⁶¹.

Outre l'opposition entre ceux qui font les sciences et ceux qui les étudient, l'affaire fait également jouer une opposition entre philosophie des sciences et sociologie des sciences. Dans le *Times Literary Supplement*, hebdomadaire culturel britannique, du 13 décembre 1997, Paul A. Boghossian, professeur de philosophie à l'université de New York (*New York University*), prend position pour Sokal. Commentant certains passages du canular, il note que les éditeurs de *Social Text* ne peuvent leur avoir trouvé une signification quelconque : c'est donc que des critères de convenance idéologique l'emportent pour eux sur les standards intellectuels habituels. Selon Boghossian, l'explication de ce laisser-aller est le relativisme radical des postmodernes, bien distinct de la thèse historiciste d'après laquelle aucune croyance n'est

⁵⁹ McMillen, « The Science Wars Flare ». « Science Wars Blamed ».

⁶⁰ Latour, « From the Sokal Affair to the Wise Scandal », e-mail daté du 21 mai 1997. Pour les positions effectives de Gross et Levitt sur ce point, voir *Higher Superstition*, p. 42-43 et p. 255-256.

⁶¹ *Ibid.*

fondée *seulement* sur la vérité⁶². Steve Fuller, professeur de *SST (Science, Technology and Society)* à l'université de Durham, qui avait participé au fameux numéro de *Social Text* et était conséquemment intervenu dès le début de l'Affaire *Social Text*, lui adresse une réponse sommaire et *ad hominem*. Boghossian serait un de ces « philosophes qui s'efforcent de réduire l'érudition interdisciplinaire à des leçons de logique élémentaire » ; en fait, aucun théoricien postmoderne ne prétendrait abolir la distinction entre le vrai et le faux⁶³.

C'est également l'opposition entre philosophie et sociologie des sciences qui joue dans le livre de Koertge, *A House Built on Sand*⁶⁴. Ce livre se présente comme un ensemble de contributions contre des essais significatifs en sociologie des sciences, souvent cités comme exemples lorsqu'il s'agit de soutenir la thèse que l'issue des controverses scientifiques dépend d'intérêts sociaux plutôt que de valeurs épistémiques. Sans commenter en détail ce volume, on se contentera ici de brèves remarques sur l'article de Sokal, « What the *Social Text* Affair Does and Does Not Prove » et sur celui de Kitcher, « A Plea for Science Studies ». L'article de Sokal est intéressant à un double égard. D'une part, il marque des restrictions par rapport aux interprétations trop généreuses de certains de

⁶² Boghossian, « What the Sokal Hoax Ought », p. 14-15.

⁶³ Steve Fuller, « A Letter to the editor ». Pour les interventions précédentes de Fuller, voir « The Sokal Hoax: A Forum ». « Post vs. Postmodern ». « Whose Style? Whose Substance? ». La polémique entre Fuller et Boghossian se poursuivra dans les trois numéros suivants du *Times Literary Supplement*, datés des 27 décembre 1996, 3 et 10 janvier 1997.

⁶⁴ Sur la réaction de *Social Studies of Science* à cet ouvrage, voir dans ce volume l'article de Christelle Rabier.

ses amis et reconnaît que la publication du canular ne prouve pas grand chose en elle-même. D'autre part, répondant à l'objection qu'il assimilerait à tort la sociologie des sciences et le postmodernisme, il analyse un article de Latour publié dans la revue *Social Studies of Science* et montre que celui-ci est affecté par deux des tares qu'il juge caractéristiques du postmodernisme : du point de vue de la langue, le recours à un jargon obscur, et du point de vue épistémologique, le relativisme.

Philip Kitcher, professeur de philosophie à UCLA (San Diego) et spécialiste de philosophie de la biologie, cherche quant à lui à faire la part des choses entre sociologie des sciences et philosophie des sciences. Soulignant que la science est incompréhensible si l'on ne tient pas compte à la fois de son noyau « réaliste-rationaliste » et de son noyau « socio-historique », il indique comment quatre énoncés tirés de discussions épistémologiques un peu sophistiquées ont été transformés en mots d'ordre pour légitimer un certain nombre d'excès dans les *science studies* : il n'y a pas d'observation « pure », c'est-à-dire faite indépendamment de tout contexte théorique (*the theory-ladenness of observation*) ; aucun fait ne suffit à trancher en faveur d'une théorie (*the underdetermination of theory by evidence*) ; la diversité des croyances ne dépend pas seulement de l'état du monde, mais de l'état social ; l'historien doit respecter les « catégories des acteurs ». Un des aspects les plus convaincants de l'article de Kitcher est la précision avec laquelle il convoque un certain nombre de travaux pour montrer que le champ des *science studies*, loin d'être totalement abandonné à la dérégulation postmoderne, s'est investi dans des enquêtes précises

permettant de rendre justice, pour ainsi dire de manière concomitante, au noyau « réaliste-rationaliste » de la science et à son noyau « socio-historique ».

Quel que soit le matériau initial de l'Affaire *Social Text*, elle aura à tout le moins conduit à rendre publiquement manifestes la diversité et l'hétérogénéité de ce qu'on appelle *science studies* : de nombreuses lignes de démarcation peuvent être tracées dans ce domaine, non seulement entre philosophie et sociologie des sciences, mais entre les *social studies of science* et les *cultural studies of science*, et, dans chacune de ces catégories, entre des formes doctrinales plus douces et d'autres plus dures. Pas plus que le débat politique, ce débat disciplinaire sur les *science studies* n'aura fait émerger quoi que ce soit d'absolument nouveau sous le soleil — mais du moins aura-t-il été mené comme un véritable débat : avant d'entreprendre de réfuter autrui, on commence par l'écouter ou le lire ; à un argument, on oppose un autre argument ; on s'interroge sur les normes d'un échange correct. Reste à savoir si la culture du débat est universellement partagée.

La réaction américaine au branle-bas français

Alors qu'une affaire démarre en France, le jeu semble se calmer dans la presse outre-Atlantique, avec seulement trois articles en janvier 1997, quatre en février 1998 et trois en mars. Ce sont des revues spécialisées qui, en avril, font une place dans leurs colonnes à l'Affaire : *Newsweek*, *The Center for Science and Technology Policy and Ethics Newsletter*, *The Scientist*, *Sciences and Humanities*

Counterpoint. La publication en France du livre d'Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, aura bien sûr des échos : le *New York Times* relate l'événement le 4 octobre aux États-Unis ; au Royaume-Uni, le *Guardian Weekly* et le *Times Literary Supplement* s'en chargent ; les interventions dans le *Monde* d'Hubert Krivine et de Jacques Treiner sont traduites en anglais et mises en ligne ; le *Boston Globe Online* et le *Flash Point Spring Web* affichent des billets d'humeur. Mais les journalistes ne feront que rapporter ce qui se passe en France, l'ouvrage est reçu comme s'il soulevait des questions distinctes de celles du canular, et dans le fond, ne regardant que le rapport des Français à leurs intellectuels. Il en sera de même lorsque, en juillet 1998, sortira l'édition anglaise d'*Impostures intellectuelles*, *Intellectual Impostures*, suivie, en décembre 1998, d'une édition américaine, *Fashionable Nonsense* : le débat est désormais passé Outre-Atlantique, et, même Outre-Manche, on le suit avec plus de distance⁶⁵.

L'AFFAIRE *IMPOSTURES INTELLECTUELLES* DANS LES JOURNAUX FRANÇAIS

Les pratiques éditoriales des grands journaux français expliquent en partie la nature et l'évolution des échanges en France : on le montrera en analysant le *Monde*,

⁶⁵ Parmi les comptes rendus des différentes éditions de cet ouvrage, on notera, de la part d'universitaires connus, Mulligan, « The Symptoms of Gödel-mania ». Nagel, « The Sleep of Reason ». Dawkins, « Postmodernism Disrobed ».

Libération et *La Recherche*, avec quelques compléments tirés des *Cahiers rationalistes* et des *Temps modernes*. La différence de nature entre le canular initial de Sokal et *Impostures Intellectuelles*, comme leur différente réception amènent à distinguer deux phases : la première débute fin 1996, lorsque les journaux français commencent à parler de l'Affaire *Sokal*, et se termine vers juin 1997 ; la seconde commence à la publication d'*Impostures intellectuelles*, en septembre 1997, et s'achève au printemps 1998.

De la gauche américaine aux intellectuels français

Le premier article français à évoquer l'Affaire *Sokal* est l'éditorial de *La Recherche* en novembre 1996 : cinq mois après la publication du canular, il le compare à un article annonçant un dispositif anti-gravité qui avait d'abord été accepté, puis retiré à temps, par le « très respectable » *Journal of Physics*. Contrairement au fait de tromper les « referees du vénérable institut de physique britannique », « prendre au piège les éditeurs d'une revue branchée de Caroline du Nord ne prête pas vraiment à conséquence » : le canular n'est qu'un coup médiatique, au mieux regarde-t-il les milieux intellectuels américains⁶⁶.

Le Monde et *Libération* suivent le mouvement en proposant de petits historiques. Les interviews que *Libération* publie début décembre dans leur cahier « Eurêka », consacré aux sciences, révèlent le point de

⁶⁶ Latour, « Canular et mystification », p. 5.

vue distant des journalistes⁶⁷. Interrogé en tant qu'unique Français à s'intéresser à l'Affaire *Sokal Text*, Latour explique que, si les Français sont très tôt immunisés contre la maladie infantile qu'est le relativisme, aux États-Unis, « ça rend malade des départements entiers de philosophie et de littérature ». Quant à Sokal, il indique que son canular vise une gauche américaine qui, glissant vers le subjectivisme, perd toute « capacité à analyser la société et à proposer des alternatives ». *Libération* cherche avant tout à distraire et adopte une distance ironique plutôt qu'un recul critique. Un peu avant la fin décembre, *Le Monde* fait état de la polémique comme s'il s'agissait d'une onde se propageant lentement mais sûrement vers l'Europe : elle a « d'ores et déjà rempli les colonnes des grands journaux américains des métropoles aussi bien que des états les plus reculés » ; elle s'est introduite en Europe avec le *Times Literary Supplement* ; elle aura de lourdes conséquences⁶⁸.

Le Monde va en fait lancer la polémique qu'il a lui-même annoncée, avec six articles en janvier 1997. Denis Duclos l'initie, expliquant que le canular ne prouve rien, que la guerre menée par Alan Sokal procède d'un « chauvinisme anti-européen », et que ce « pistolero de l'*intellectual correctness* » touche directement à la liberté de penser⁶⁹. Pierre Guerlain rebondit sur l'expression « *intellectual correctness* » en expliquant qu'elle est dérivée de « *political correctness* », laquelle est précisément destinée à attaquer le milieu universitaire

⁶⁷ Levisalles, « Le canular du professeur Sokal ».

⁶⁸ Weill, « La mystification pédagogique du professeur Sokal ».

⁶⁹ Duclos, « Sokal n'est pas Socrate ».

sous influence des auteurs qu'attaque Sokal (Michel Foucault, Jacques Derrida et Jacques Lacan). Guerlain accuse Duclos de jouer trop facilement de l'anti-américanisme et de traiter à la légère un problème important, l'affrontement du scientisme et des sciences humaines⁷⁰. C'est à ce moment que Jean Bricmont entre en scène : un article dans *La Recherche* annonce qu'il prépare un livre avec Sokal sur les « impostures scientifiques des philosophes (post)modernes » ; une lettre au *Monde* précise leurs cibles, « le relativisme culturel », les « extrapolations abusives à partir des sciences naturelles » et « les philosophes et psychanalystes qui donnent abusivement à leurs lecteurs l'impression de maîtriser certains aspects du discours scientifique »⁷¹. Latour accuse alors Bricmont d'utiliser un « chahut de collègue » contre la sociologie et l'histoire des sciences et de défendre une « science ferme bouche, qui permettrait de faire l'impasse sur la vie publique et politique des recherches », puis conclut que « le relativisme est une qualité, pas un défaut »⁷². Sokal réplique que Latour travestit ses positions en sociologie des sciences en se repliant sur des platitudes dont personne ne doute, alors que sa véritable entreprise consiste à « expliquer l'histoire des sciences sans tenir compte de la vérité ou de la fausseté des théories scientifiques », ce qui mène tout

⁷⁰ Guerlain, « Haro français ».

⁷¹ Bricmont, « L'affaire Sokal ». Bricmont, « La vraie signification ». Les cibles de Bricmont sont alors Jacques Lacan, Julia Kristeva, Paul Virilio, Gilles Deleuze, Jean Baudrillard, Luce Irigaray et Bruno Latour.

⁷² Latour, « Y a-t-il une science ».

droit à l'irrationnel⁷³. Jean-Jacques Salomon enfin rend hommage à Sokal, rappelant les bénéfices des études sociales des sciences, mais soulignant aussi les dérives auxquelles le relativisme peut mener⁷⁴.

L'entrée de l'Affaire *Sokal* au *Monde* marque un changement dans le traitement de l'information : il faut remplir les colonnes des journaux français comme l'ont été celles des journaux américains. Il ne s'agit cependant pas tant d'argumenter que de prendre position, d'attaquer directement des personnes, de mettre en œuvre une rhétorique agressive visant à la constitution de camps antagonistes. Cependant dès le mois de janvier, *Le Monde* se désintéresse de l'affaire et ne publiera que deux textes en février et en mars, cette célérité dans l'abandon confirmant le peu d'intérêt qu'il portait en fait au débat⁷⁵.

Dans *La Recherche*, malgré des courriers favorables à Sokal en janvier, la question ne semble pas soulever l'intérêt des rédacteurs avant avril⁷⁶. Les chroniqueurs de la revue prennent position majoritairement en faveur de Sokal, tout en craignant un « retour de manivelle »⁷⁷.

⁷³ Sokal, « Pourquoi j'ai écrit ma parodie ».

⁷⁴ Salomon, « L'éclat de rire ».

⁷⁵ Rio, « Grâce au ciel », défend Sokal. Debray soutient que les littéraires et les scientifiques suivent des règles distinctes et profite de l'occasion pour attaquer au passage le livre de Pierre Bourdieu, *Sur la Télévision*.

⁷⁶ Le n° 294 de *La Recherche* comprend deux lettres de lecteurs (Jean Bricmont et Patrick Peccatte) et une allusion de Latour, « La fin de la science ? », p. 97.

⁷⁷ Le n° 297 comprend un forum, « Que vaut la leçon du Pr. Sokal ? », p. 94-96, qui rassemble Wagensberg, « Rien ne sera plus comme avant », Danchin, « Électrochoc pour schizophrène », Le Bras, « Une farce sans valeur d'enseignement », Klein, « Bravo, mais

Isabelle Stengers, plus critique, distingue les débats aux États-Unis et en France : les auteurs français incriminés n'ayant selon elle d'importance qu'en Amérique, le débat français servirait de prétexte à l'expression de rancœurs refoulées. Elle reproche aussi aux physiciens de croire que leurs problèmes sont universels⁷⁸. L'affaire est ainsi relancée, et en mai, Bricmont intervient en dénonçant le « *Strong Program* (Programme Fort) » en sociologie des sciences. Pour lui, le relativisme ne peut pas permettre de comprendre la science ; il oppose le corpus correctement élaboré des sciences dures et la sociologie qui n'a que « peu de théories développées et testées empiriquement » mais est « plus facile à expliquer que la physique et [...] donc [...] superficiellement attrayante pour le public cultivé »⁷⁹. Jean-Marc Lévy-Leblond lui répond le mois suivant : le relativisme décrit par Bricmont serait seulement un « moulin à vent » ; les abus qu'il dénonce sont la preuve même que les sciences restent liées au social⁸⁰. Toujours en juin, Michel Callon entreprend de montrer la différence entre les *sciences studies* et la présentation qu'en donneraient les partisans de Sokal⁸¹.

Le Monde, comme on l'a vu, réduisait la polémique à une question de personnes. La ligne éditoriale de *La Recherche* s'est quant à elle transformée entre novembre 1996 et les articles polémiques du printemps 1997, peut-

gare au retour de manivelle », Cyrulnik, « Science, rhétorique et fantasmes » et Lazlo, « Une nouvelle scolastique ».

⁷⁸ Stengers, « Inventer une écologie ».

⁷⁹ Bricmont, « Le relativisme alimente ».

⁸⁰ Lévy-Leblond, « La paille des philosophes ».

⁸¹ Callon, « Défense et illustration ».

être suite au phénomène médiatique initié dans *Le Monde*. Il s'agit maintenant de se ranger dans un camp : on aurait d'un côté des sociologues partisans d'un relativisme décrédibilisant la science et de l'autre des physiciens adeptes d'un réductionnisme scientifique. L'argumentation est moins agressive que dans *Le Monde*, mais peut-être pas tellement plus profonde. Une fois le canular salué pour avoir eu la vertu de réveiller les consciences, les protagonistes entreprennent de traiter d'un problème épistémologique compliqué (réalisme vs. relativisme) *via* des anathèmes à propos d'un champ disciplinaire, la sociologie des sciences, où ce problème apparaîtrait.

Un coup médiatique aux pays des Lumières

La deuxième phase du débat est provoquée par *Impostures intellectuelles*, qui prend tout de suite l'aspect d'un coup médiatique : avant même sa sortie en librairie (le 2 octobre), il est annoncé le 30 septembre dans *Le Monde* et dans *Libération*, mais aussi dans un dossier du *Nouvel Observateur* daté du 25 septembre au 1^{er} octobre. Dans *Le Monde*, un premier article de Marion van Renterghem prend position pour les écrivains attaqués et affirme qu'il s'agit d'un procès de la pensée⁸². Un second article de Roger-Pol Droit remarque qu'il est difficile de savoir s'il s'agit de critiques ponctuelles du vocabulaire employé par ces auteurs ou si « leurs bourdes en math les disqualifient en philo »⁸³.

⁸² Van Renterghem, « L'Américain Alan Sokal ».

⁸³ Droit, « Au risque du "scientifiquement correct" ».

Dans *Libération*, Natalie Levisalles soutient la dénonciation des universitaires américains convertis au postmodernisme et de « l'usage abusif que font certains intellectuels français [...] des termes provenant des mathématiques et de la physique »⁸⁴. Interrogeant quelques universitaires français (Bernadette Bensaude, Bruno Latour, Jean-Marc Lévy-Leblond, Jacques Treiner, Patrick Petitjean), elle remarque que l'Affaire *Impostures intellectuelles* a pris une tournure universitaire, qu'elle est politiquement débattue entre gauche et extrême-gauche et que « si l'affaire Sokal remue autant de monde, c'est sans doute qu'elle pose la question du statut des sciences, dures et molles »⁸⁵. Toujours dans *Libération*, Robert Maggiori critique *Impostures intellectuelles* en prévoyant que Sokal et Bricmont « finiront par se demander s'il est *scientifiquement* légitime de dire de la Terre qu'elle est "bleue comme une orange" »⁸⁶.

Le dossier du *Nouvel Observateur* permet à chacun d'exposer ses convictions, selon les règles de la confrontation des *pro* et des *contra*. Sokal décrit son livre comme une suite au canular destinée au grand public ; il se déclare incompetent pour juger globalement les oeuvres incriminées, mais espère que ses remarques en mathématiques et en physique permettront à d'autres de poursuivre la critique qu'il a commencée⁸⁷. Dans l'article suivant, Laurent Mayet, rédacteur en chef de *Science et Avenir*, attaque la malhonnêteté des propos de la

⁸⁴ Levisalles, « Sokal contre les intellos ».

⁸⁵ Levisalles, « La guerre des sciences aura-t-elle lieu ? ».

⁸⁶ Maggiori, « Fumée sans feu ».

⁸⁷ Sokal, « Nos philosophes sont-ils des imposteurs ? ».

« nébuleuse postmoderne » (abus de langage, analogies arbitraires, exhibition d'une érudition superficielle, etc.)⁸⁸. Puis viennent les critiques du livre. Pour Didier Eribon, l'effort initialement louable des deux physiciens a abouti à la prétention de légiférer sur la philosophie et à un « refus de penser »⁸⁹. Pascal Bruckner va dans le même sens en déclarant qu'il « n'est rien de pire qu'un discours scientifique qui veut régner en maître et disqualifie la spéculation »⁹⁰. Enfin, Julia Kristeva dénonce un débat pseudo-théorique, francophobe et politique, et déclare que l'utilisation d'un ou deux anciens articles pour réfuter son œuvre relève de la désinformation⁹¹.

Cette reprise des débats fait partie du lancement médiatique du livre. Le dossier du *Nouvel Observateur*, avec sa couverture accrocheuse et son panel de personnalités, remplit cet objectif, élargissant le débat pour garantir la publicité d'*Impostures intellectuelles*. La polémique se poursuit dans *Libération*, où Vincent Fleury et Yun Sun Limet dénoncent un livre inspiré par « la volonté de nuire » : « le doute instillé que les “erreurs” scientifiques qu'ils sont capables de relever pourrait conduire à discréditer l'ensemble des oeuvres incriminées »⁹².

Le 18 octobre, Sokal et Bricmont répondent dans *Libération*. Ils s'étonnent du tollé, des accusations de francophobie, et de la division en deux camps des

⁸⁸ Mayet, « Le délit de non-initié », p. 119.

⁸⁹ Eribon, « Salutaire, mais... », p. 120.

⁹⁰ Bruckner, « Le risque de penser », p. 121.

⁹¹ Kristeva, « Une désinformation », p. 122.

⁹² Fleury et Sun Limet, « L'escroquerie Sokal-Bricmont ».

commentateurs : ceux pour qui « ils ont montré que le gros de la philosophie française contemporaine est du jargon vide de sens » et ceux qui les voient comme « des scientifiques pédants qui se contentent de relever des fautes de syntaxe dans les lettres d'amour »⁹³. Enfin, ils affirment de nouveau clairement leurs buts : s'opposer au relativisme cognitif et signaler des abus de terminologie scientifique, sans porter de jugement global sur les oeuvres.

Dans *Le Monde*, deux physiciens, Jacques Treiner et Hubert Krivine, prennent le parti de Sokal et reprochent à Marion Van Renterghem comme à Roger-Pol Droit d'avoir confondu articles d'opinion et articles d'information⁹⁴. Alors que, dans le numéro de *La Recherche* de novembre, Sokal répète que lui-même et Bricmont ne critiquent que des utilisations non justifiées de termes et de concepts scientifiques très techniques, sans prétendre contrôler la validité des discours⁹⁵, un certain nombre d'articles publiés dans *Le Monde* s'interrogent sur les cibles réelles de la polémique⁹⁶. Derrida en particulier décèle quelque opportunisme dans une opération qui l'attaque personnellement, et qu'il

⁹³ Bricmont et Sokal, « Que se passe-t-il ? ». Les accusations de francophobie apparaissent *in* Kristeva, « Une désinformation ». Levisalles, « Sokal contre les intellos ». Van Renterghem, « L'Américain Alan Sokal ».

⁹⁴ Treiner, « Sokal-Bricmont : non ce n'est pas la guerre » et Krivine, « Quel impérialisme ». Sur la remise en cause du *Monde* par ses lecteurs, voir Champagne, « Le médiateur entre deux Mondes ».

⁹⁵ Sokal, « Du bon usage des métaphores ».

⁹⁶ Matalon, « Le combat de Sokal ». Dorra, « Métaphore et politique ». Derrida, « Sokal et Bricmont ».

caractérise par son manque de sérieux⁹⁷. La réponse de Sokal et Bricmont consiste à répéter que leur attaque porte d'abord sur des abus locaux, et non sur le droit à la métaphore en général. Ils regrettent que leurs détracteurs, tout en admettant la justesse des arguments d'*Impostures intellectuelles*, stigmatisent leur publication comme un manquement à la bienséance⁹⁸. Mais, finalement, *Le Monde* abandonne le sujet aussi rapidement qu'il l'avait fait en janvier 1997.

À ce point, les quotidiens sont relayés par les revues. Dans *La Recherche*, le débat s'installe dans le courrier des lecteurs et les articles d'opinion : selon les uns, l'emploi inconsidéré d'un vocabulaire spécialisé permet un relativisme absurde ; selon les autres, son contrôle équivaut à une censure de la pensée⁹⁹. Elle est ravivée par certaines déclarations de Latour, mais, globalement, le débat se déplace de ses colonnes vers le site internet de *La Recherche*¹⁰⁰. C'est aussi début 1998 que *Le Monde de l'éducation* publie une enquête auprès d'élèves de l'ENS, ainsi qu'un article de Jacques Bouveresse qui, en laissant de côté le problème du relativisme, abonde dans le sens de

⁹⁷ Derrida, « Sokal et Bricmont ». Derrida fait allusion au dossier du *Nouvel Observateur*, où figuraient sa photo et sa caricature.

⁹⁸ Bricmont et Sokal, « Réponse à Jacques Derrida et Max Dorra ».

⁹⁹ Lévy-Leblond, « Le cow-boy et l'apothicaire ». Dahan-Dalmedico, « Rire ou frémir ? ». Dans le courrier des lecteurs de *La Recherche*, janv. 1998, n° 305 p. 7 ; fév. 1998, n° 306, p. 9 ; mars 1998, n° 307, p. 8. Damon et Melman, « Lacan est-il scientifique ? ».

¹⁰⁰ Latour, « Ramsès II est-il mort de la tuberculose ? ».

Sokal et Bricmont en ce qui concerne l'utilisation impropre de termes et concepts scientifiques¹⁰¹.

Parmi les revues qui s'engagent, *Les Cahiers rationalistes*, qui rassemblent de nombreux articles presque uniformément pro-Sokal. C'est l'occasion pour Sokal, Bricmont ou leurs partisans de nuancer leurs propos¹⁰². Sokal indique son embarras, car cette affaire « englobe un grand nombre de débats distincts, assez faiblement reliés entre eux » et que si son but principal, avec Bricmont, est de dénoncer les abus de langage, « il y a, d'autre part, une partie plus subtile et sans doute plus importante, où [ils critiquent] une série d'idées que l'on peut regrouper sous le terme générique de “relativisme cognitif” ou “relativisme épistémique” »¹⁰³.

A priori comparable par leur tenue, *Les Temps modernes* entendent dans leur numéro de juillet mettre en place le vrai débat qui n'a pas encore eu lieu ; en fait, ils prennent, avec quelques nuances, largement parti contre *Impostures intellectuelles*¹⁰⁴. Jean Khalifa estime que le

¹⁰¹ « Des normaliens jugent l'affaire Sokal ». Bouveresse, « Les sots calent ».

¹⁰² En France, *Les Cahiers rationalistes* ont eu la couverture la plus constante de l'affaire. Gardner, « Un canular désopilant ». Salomon et Schatzman, « L'affaire Sokal ». Policar, « Un scientisme du non-savoir ». Bricmont, « Impostures intellectuelles ». Treiner et Galifret, « L'affaire Sokal ... Et après ? ». Schatzman, « L'affaire Sokal ... Et après ? ». Pecker, « Convergences contre la science ». Sokal, « Un débat mal compris ». Richelle, « De Lacan à Penrose ». Bouveresse, « Qu'appellent-ils “penser” ? ». Bricmont, « L'après-Sokal : que faire ? ». Jacob, « La philosophie, le journalisme, Sokal et Bricmont ». Policar, « La vérité est-elle soluble dans le social ? ». Karhausen, « À propos du relativisme cognitif ».

¹⁰³ Sokal, « Un débat mal compris ».

¹⁰⁴ *Les Temps modernes* avaient un an auparavant traduit l'article de Boghossian, « What the Sokal Hoax Ought to Teach Us », sous le

canular a prouvé l'existence d'un « système d'allégeance » dans les institutions universitaires, mais regrette que le livre ait été porté par une presse avide de sensations. Il lui semble que Sokal et Bricmont pêchent par une lecture trop littérale, sans recherche du sens général des oeuvres ; inquiet de l'éloignement entre les sciences et les autres disciplines, il plaide pour un enseignement qui les rapprocherait¹⁰⁵. Pour Juliette Simon, Sokal et Bricmont sont animés par une « haine de la philosophie », venant de leur incapacité à comprendre les autres disciplines ; en conclusion, elle nie qu'un tribunal extérieur puisse juger de la philosophie et recommande « l'épreuve de la construction »¹⁰⁶. Enfin, Georges Guille-Escuret critique non pas l'utilisation des textes que font Sokal et Bricmont, mais la faiblesse de leurs interprétations. Leur ouvrage procéderait du combat d'une « philosophie de notables en concurrence directe avec une autre philosophie de notables : professeurs patentés contre auteurs médiatiques » ; Sokal et Bricmont feraient preuve de « préjugés hiérarchiques » en plaçant leur discipline comme juge de toutes les autres¹⁰⁷.

Cette deuxième phase de l'Affaire française, où l'on ne se contente plus de se gausser des mœurs américaines, montre une affaire bien moins nette. La médiatisation d'*Impostures intellectuelles* a amplifié et simplifié les positions des protagonistes : le danger du relativisme est

titre « Les leçons à tirer de la mystification de Sokal », juin-juil. 1997, n° 594, p. 143-147.

¹⁰⁵ Khalfa, « Mathémagie : Sokal, Bricmont et les doctrines informes ».

¹⁰⁶ Simon, « La haine de la philosophie ».

¹⁰⁷ Guille-Escuret, « Des modèles aux patrons ».

évoqué sans être discuté, les partisans d'*Impostures intellectuelles* brandissent l'obscurité du langage des imposteurs ou leurs abus, et les adversaires de cet ouvrage s'élèvent contre la prétention à légiférer sur le langage ou sur la philosophie. Les journaux ont rendu public le débat, mais ils en ont diminué la valeur en multipliant les échanges, déjà rendus ardu par l'existence de deux cibles dans *Impostures intellectuelles* — la question du langage et celle du relativisme.

Une affaire non-classée

En septembre 1998, les journaux font un bilan de l'affaire par compte rendus interposés¹⁰⁸. Dans *Le Monde*, Droit compare *Impostures intellectuelles* au rapport Starr, et accuse Sokal et Bricmont d'avoir confondu « sérieux » et « scientifique » ; dans *Libération*, Marc Ragon juge que Sokal, « l'empêcheur de penser en rond, se transforme en petit flic de la pensée »¹⁰⁹. *La Recherche* fait une allusion subtile au canular dans un article sur l'harmonisation des valeurs des constantes en physique : « Le Pi d'Euclide et le G de Newton, qu'on croyait jadis constants et universels, sont maintenant perçus dans leur inéluctable

¹⁰⁸ Jeanneret, *La Querelle*. Jurdant, *Impostures scientifiques*. Kristeva, *L'Avenir d'une révolte*.

¹⁰⁹ Droit, « Nous sommes tous des imposteurs ». Ragon, « L'affaire Sokal blague à part ».

historicité »¹¹⁰. Le débat n'en sera pas pour autant relancé, mais *Impostures intellectuelles* est devenu une référence. De l'observation lointaine et amusée d'un débat sévissant outre-Atlantique, on est donc passé à un débat qui s'est vite enlisé dans un conflit entre disciplines ou dans une opposition entre partisans et adversaires du relativisme. Dans l'ensemble, il y a souvent eu confusion des registres, mélange d'analyse et d'arguments *ad hominem*. Des quotidiens comme *Libération* et *Le Monde* semblent créer l'événement pour immédiatement l'abandonner. *Le Nouvel Observateur* se base sur l'aspect le plus médiatique de l'Affaire, à savoir les attaques frontales d'intellectuels renommés. *La Recherche* a clairement cherché à se constituer en tribune de référence, accueillant différentes positions d'universitaires, scientifiques ou historiens des sciences. Quelques revues comme *Les Temps modernes* ou *Les Cahiers rationalistes* se sont efforcées d'engager un débat à la hauteur des enjeux supposés de l'Affaire.

CONCLUSION

La parodie qui a déclenché l'Affaire aux États-Unis a été saluée comme une création littéraire qui faisait mouche, mais ne portait pas en elle-même sa signification — sa morale si l'on veut. Aussi l'Affaire *Sokal* a-t-elle consisté à dégager la morale du canular de Sokal.

¹¹⁰ Plusieurs articles feront ultérieurement allusion à l'Affaire. Voir ainsi Shapin, « Être ou ne pas être ». Lazlo, « Propagation des idées ». Le Bras, « Du réalisme naïf ». Le Bras, « Fausses Impostures ».

Faite sur fond de Guerres de la science, cette exégèse a porté principalement sur deux questions : d'une part, la question politique de la fécondité du postmodernisme pour un engagement à gauche ; d'autre part, la question universitaire de l'identité disciplinaire des *science studies*. Une fois reconnu qu'un processus exégétique est pour ainsi dire indéfini — les commentaires suscitant des commentaires de commentaires — et qu'il peut manquer de sophistication et de courtoisie lorsqu'il est public, du moins semble-t-il avoir procédé d'une culture où l'exercice de la raison (même postmoderne) passe par l'échange d'arguments. Au terme de ce qui constitue un véritable débat, l'espèce de lien substantiel qui, pour beaucoup, unissait l'engagement à gauche et le postmodernisme s'est trouvé défait et la diversité des *science studies* a été rendue manifeste.

L'Affaire en France est bien différente, d'abord parce que son véritable point de départ n'est pas le canular de Sokal, mais *Impostures intellectuelles*. La gauche universitaire postmoderne n'existant pas aussi nettement en France qu'aux États-Unis et les *science studies* n'y ayant pas la même existence institutionnelle, il était de surcroît prévisible que les questions centrales aux États-Unis apparaîtraient en France comme périphériques, voire seraient ignorées. On a pu croire un moment que des questions d'épistémologie générale passeraient sur le devant de la scène : on s'est interrogé sur le droit à la métaphore ou à la transgression disciplinaire¹¹¹. La

¹¹¹ Sur la question des métaphores et sur l'opposition entre « littéraires » et « scientifiques », voir dans ce volume l'article de Marion Thomas et l'article de Sophie Roux.

question du relativisme, décisive aux yeux de Sokal et Bricmont, n'a cependant été abordée que marginalement.

Mais la principale différence entre l'Affaire américaine et l'Affaire française ne réside peut-être pas tant dans l'objet des échanges que dans la forme qu'ils ont pris. Dans l'ensemble, le débat a été médiatique, et même structuré par les prises de position antagonistes des intellectuels de nos journaux ou de nos journalistes pour intellectuels — la question de savoir comment ils sont devenus les autorités qu'ils sont a été habilement contournée. Surtout, il semble que les échanges aient manqué de la rigueur ou simplement de la tenue que tout véritable débat suppose : la principale question était de savoir qui en était et qui n'en était pas, non d'identifier les arguments des uns et des autres.